I. Langue et littérature

Bettini Lidia (ed.), *Studi di dialettologia araba*.

Oriente Moderno, XIX [LXXX], n. s., fasc. 1, Roma, 2000 [2001], VII-223 p.
ISSN : 1971-4963

Bien que solidement établie comme discipline dans les études arabes depuis plus d'un siècle, la dialectologie y demeure relativement marginale. Elle est néanmoins bien vivante, grâce à l'activité tenace de chercheurs européens (français, allemands, britanniques, espagnols, scandinaves surtout, mais aussi italiens, néerlandais, belges, autrichiens, roumains, maltais), israéliens, américains et, dans une mesure pour l'instant moindre mais grandissante, arabes (en particulier maghrébins). Cette situation marginale soude ceux qui s'y consacrent. Ils se sont regroupés en 1993, à l'initiative de disciples de David Cohen, infatigable promoteur de la discipline en France, dans l'*Association internationale de Dialectologie Arabe* (*AÏDA*), qui, en quatorze ans d'existence (de janvier 1993 à septembre 2006), a déjà tenu sept conférences, dont les *Actes* ont tous été rapidement publiés : D. Caubet et M. Vanhove (éd.), *Actes des Premières journées internationales de dialectologie arabe* [Paris, 27-30 janvier 1993], Paris, INALCO, 1994 ; *Proceedings of the second AÏDA International Conference (Cambridge, [10-14] september 1995)* ; M. Mifsud (ed.), *Proceedings of the third AÏDA International Conference, Malta, 30 march-2 april 1998*, Malte, 2000 ; A. Youssi *et al.* (ed.), *Aspects of the Dialects of Arabic today - Proceedings of the 4th Conference of the International Arabic Dialectology Association (AIDA), Marrakesh, Apr. 1-4. 2000*, Amapatril, Rabat-Instituts, 2002 ; I. Ferrando et J. J. Sánchez Sandoval (éd.), *Association Internationale de Dialectologie Arabe. AIDA 5th Conference Proceedings. Cádiz, [25-28] September 2002*, Servicio de Publicaciones, Universidad de Cádiz, Cádiz, 2003 [2004] ; *Actes de la 6ème réunion de l'Association Internationale de Dialectologie Arabe (Hammamet, [19-22] septembre 2004)*, Tunis, CERES, 2006. Les *Proceedings of the 7th AIDA conference*, qui se sont tenus à Vienne du 5 au 9 septembre 2006, sont en cours de publication dans la série des "Supplemente" de la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* (*WZKM*).

Les grandes revues arabisantes ou orientalistes réservent une place à la dialectologie arabe, en tout premier lieu la *Zeitschrift für arabische Linguistik* (*ZAL*), et deux revues lui sont consacrées, l'une, *Matériaux Arabes et Sudarabiques* (*MAS-GELLAS*), presque entièrement, l'autre, *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* (*EDNA*), complètement.

L'activité des dialectologues de l'arabe est donc importante (pour des bilans partiels, on pourra consulter J. C. Eisele, « Arabic dialectology: a review of recent literature », dans *Al-'Arabiyya*, 20 [1-2], 1987, p. 199-270, et O. Jastrow, « Arabic dialectology: the state of the Art », dans Sh. Izre'el [ed.], *Semitic Linguistics: The State of the Art at the Turn of the Twenty-First Century*, Winona Lake, In., Eisenbrauns [*Israel Oriental Studies*, XX], 2002, p. 347-363). Elle se manifeste aussi par la *publication* régulière de monographies ou d'études (en particulier dans la collection *Semitica Viva* que dirige O. Jastrow chez O. Harrassowitz à Wiesbaden) et, souvent à l'occasion de volumes de *Mélanges* offerts à l'un d'entre eux, de recueils d'articles. On citera par exemple, pour la période récente : *Dialectologia Arabica. A Collection of Articles in Honour of the Sixtieth Birthday of Professor Heikki Palva*, Helsinki, The Finnish Oriental Society (*Studia Orientalia*, 75), 1995 ; K. Versteegh, M. Haak & R. de Jong (eds.), *Approaches to Arabic Dialects: A Collection of Articles presented to Manfred Woidich on his Sixtieth Birthday*, Leiden, E. J. Brill, 2003 ; J. Aguadé, F. Corriente, Á. Vicente et M. Meouak (éd.), *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* (*EDNA*), 8, *Al profesor Peter Behnstedt en su 60 aniversario*, 2006.

La revue *Oriente Moderno* a pris l'heureuse initiative de publier un recueil de ce genre comme numéro thématique et de le confier à l'experte direction de Lidia Bettini. Si l'auteur du présent compte rendu tient à présenter ses excuses à l'éditrice et aux auteurs des contributions pour avoir beaucoup tardé, il n'en est pas moins persuadé qu'il est temps encore de détailler le contenu et l'importance d'un volume qui n'a rien perdu de son intérêt.

Dans son *Introduzione* (p. III-VII), L. Bettini présente avec précision les contributions, en les situant dans les cadres généraux des problèmes qu'elles abordent, et souligne l'apport de la sociolinguistique (tant diachronique que synchronique) aux développements récents de la dialectologie arabe, dont elle rappelle l'importance pour l'histoire de l'arabe.

Le numéro comprend onze articles :

1. David Cohen, Dominique Caubet, « Un questionnaire différentiel pour la dialectologie arabe » (deux parties : D. Caubet, « Un complément aux questionnaires dialectologiques », p. 1-7 ; D. Cohen, Arlette Roth, « Questionnaire de dialectologie dans son état provisoire et perfectible », p. 7-23).

Lorqu'il dirigeait une équipe de recherche (Cnrs – Université Paris 3), D. Cohen avait, avec ses collaborateurs (en particulier A. Roth) et ses élèves, élaboré un *Questionnaire différentiel pour la dialectologie*

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

arabe, qui a été largement diffusé, sous forme dactylographiée, auprès de jeunes chercheurs français et étrangers. C'est l'histoire de ce *Questionnaire* qui nous est ici contée, en relation avec celle de la discipline. La volonté d'introduire la dimension historique et sociolinguistique est rappelée et illustrée. Le *Questionnaire* lui-même est ensuite présenté au lecteur (il avait déjà été publié, mais avec quelques erreurs, par L. Messaoudi, en appendice [p. 206-224] de sa contribution au volume *Dialectologie et sciences humaines au Maroc*, Rabat, Université Mohamed V, Faculté des langues et des sciences humaines, 1995, p. 185-224, sans autre nom d'auteur que celui de l'« Équipe de l'atlas [linguistique et sociolinguistique] du monde arabe » [cf. *Mélanges David Cohen*…, textes réunis et édités par J. Lentin et A. Lonnet, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, p. XXXIII, n. 6]). Signalons que D. Caubet a, depuis, publié un « Questionnaire de dialectologie du Maghreb (d'après les travaux de W. Marçais, M. Cohen, G. S. Colin, J. Cantineau, D. Cohen, Ph. Marçais, S. Levy, etc.) », *EDNA*, 5, 2000-2001, p. 73-92.

2. Ignacio Ferrando, « Le morphème de liaison /an/ en arabe andalou : notes de dialectologie comparée » (p. 25-46).

Les valeurs de ce morphème *-an–*, qui relie un substantif non déterminé à un élément qui le qualifie (adjectif, ex. *ḫáṭṭ an báyyin*, « écriture claire », proposition relative, ex. *wáqt an zál*, « un temps disparu » ou, plus marginalement, extension prépositionnelle, ex. *wáḥidan minhum*, « l'un d'entre eux »), sont étudiées dans un corpus de six textes andalous en moyen arabe choisis parmi les plus dialectalisants (avec les précautions méthodologiques nécessaires, car ils relèvent de genres différents), s'échelonnant entre le XII^e^ et le XVI^e^ siècle : Ibn Quzmān, le *Vocabulista*, les proverbes d'Al-Zaǧǧālī, ceux d'Ibn ʿĀṣim, l'*Arte* et le *Vocabulista aruigo* de Pedro de Alcalá et les proverbes morisques de Alonso del Castillo. L'auteur établit que, conformément à une intuition de F. Corriente, l'usage de *–an–* décroît au fil du temps (de 124 à 15 occurrences). Dans Ibn Quzmān (sauf à la césure) et le *Vocabulista*, il semble obligatoire. Ultérieurement, il apparaît de plus en plus comme un archaïsme (disparaissant d'abord entre substantif et relative). On peut donc conclure à sa disparition progressive de l'usage vivant, favorisée peut-être par le fait que la *koinè* standard andalouse se serait établie à partir de dialectes qui ne possédaient pas ce trait. Chez P. de Alcalá, on ne le trouve plus (huit occurrences) que lexicalisé dans *anáḫar* et *anúḫar* (< * [Subst.] *–an– á/úḫar*), « autre » (masc. sing. et fém. plur.). L'auteur considère ensuite les solutions graphiques pour noter un trait n'appartenant pas à la norme : *'alif* chez Ibn Quzmān, *'alif* + *nūn* dans le *Vocabulista* (comme dans les papyri du II^e^ s. de l'hégire et comme en judéo-arabe) et, pour l'essentiel, chez Al-Zaǧǧālī et A. del Castillo. Ce morphème de liaison (*-Vn*, bien connu dans de nombreux dialectes) a donc en andalou la forme *–an*. Par ailleurs, des exemples comme *ʿaynayn an miláḥ*, « de beaux yeux », *muslimín an liṭáf*, « des Musulmans agréables », rendent plus difficile à soutenir une des hypothèses étymologiques traditionnelles pour ce morphème, celle d'un *tanwīn*. L'auteur présente ensuite, à partir de travaux antérieurs (J. Blau et J. Owens en particulier), des remarques comparatives et diachroniques. Le morphème est attesté en judéo-arabe, au Soudan et au Nigéria, en Ouzbékistan et en Afghanistan, dans le Najd et dans la Tihama, avec des fonctionnements assez semblables. Il rappelle que deux hypothèses (l'une et l'autre problématiques en l'absence de preuves documentaires irréfutables) ont été proposées quant à son origine : selon la première (D. Z. Baneth, J. Blau, ainsi que W. Diem et F. Corriente), le *tanwīn* (→ ∅ à la pause dans le prédicat) se serait maintenu dans le nom sujet (en position contextuelle), la voyelle *a*, plus résistante, se généralisant. *-an* aurait acquis une nouvelle fonction, de liaison, en synchronie ; dans certains dialectes, le *tanwīn* a aussi disparu dans le nom sujet. Selon la seconde hypothèse (J. Owens), *-Vn* serait un élément indépendant (V variant suivant les dialectes), toujours optionnel, et a pour fonction de signaler le rapport adnominal (selon une troisième conception [J. Retsö], *tanwīn* et *-Vn* seraient un même morphème, mais ne portant pas la valeur d'indétermination). La première hypothèse oblige à se demander si on peut remonter à un stade ancien de l'arabe (avant sa normalisation) où *-u*(*/a/i*)*n* marquait le cas + l'indétermination. Ni les données anciennes, ni les inscriptions "proto-arabes" n'indiquent de façon irréfutable un usage régulier du *tanwīn* comme marqueur d'indétermination et l'usage classique pourrait être le résultat d'une systématisation des grammairiens arabes anciens. Pour le reste du sémitique, les exemples de mimation (akkadien, sudarabique ancien) ne peuvent être indiscutablement analysés comme étant à l'origine de la nunation de l'arabe. Si on retient néanmoins cette éventualité, on peut songer à deux interprétations : un *tanwīn* à valeur d'"indéterminant" (d'où la nunation classique) ou à valeur de "formant nominal" (p. 42, 13) (d'où le morphème de liaison *-Vn*). La seconde hypothèse suppose un stade où, en sémitique, un « morphème à suffixe nasal aurait développé la valeur de liaison nominale », valeur qui aurait disparu de la variété prestigieuse de l'arabe, mais se serait conservée dans quelques-uns de ses dialectes. Si certains éléments peuvent être interprétés dans ce sens, la présence

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'une telle valeur demande à être établie. Quoi qu'il en soit, la seconde hypothèse a le mérite de détacher le morphème de liaison du *tanwIn* et de proposer d'y voir la trace d'un système ancien qui ne nous est pas parvenu. Cette vision de *-Vn* comme conservation d'un fait ancien pourrait se voir confirmer par le fait que « bon nombre de dialectes qui en présentent l'usage sont des dialectes périphériques susceptibles de contenir des archaïsmes » (p. 42, -5 suiv.). L'auteur semble indiquer (p. 43, 1-4, et déjà p. 37, n. 41 d'après Blau) que le moyen arabe des juifs en présente plus d'attestations que celui des chrétiens ou des musulmans, ce qui est douteux (cf. d'ailleurs sa n. 67), d'autant plus que la caractérisation de cette variété du moyen arabe comme « périphérique » n'est pas vraiment recevable. La présence (la conservation) du morphème de liaison en arabe andalou, qui, lui, peut en effet être considéré, à bien des égards, comme un dialecte « périphérique », est en tout cas remarquable et, comme le fait remarquer l'auteur en conclusion, est sans doute à mettre en parallèle avec d'autres archaïsmes qui le distinguent des autres dialectes occidentaux.

29 (titre du tableau) : lire « *d*épouillées » ; 31,18 : lire « ne goûte » (et non *n'égoutte*) ; 32,16 : ajouter « du sang » dans la traduction de l'exemple ; 33, n. 30 : contrairement à ce qui est dit, le morphème de liaison est attesté en domaine dialectal en Syrie occidentale ; 34,9 : *fi ʿl muṭāwiʿ* n'est pas « un fait obéissant », mais renvoie au terme technique de la grammaire ; 39,-6 : lire « *par* l'absence de l'article » ; 40,9 : lire « flexion *casuelle* » ; 40,15 : pour « tout d'un coup », lire « à la fois » ; 46 (bibliographie) : il manque K. Versteegh, *The Arabic Language*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1997 (cité p. 40, n. 57). On signalera deux autres références qui traitent du problème : Ahmad Ali, Mustapha, « Un suffixe relateur *-an* en arabe soudanais », in *Comptes rendus du GLECS (Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques)*, 29-30, 1984-1986 [1989], p. 141-144, et J. Lentin, *Recherches sur l'histoire de la langue arabe au Proche-Orient à l'époque moderne*, thèse de Doctorat d'État, Paris III, 1997, p. 687 et 715-724.

3. Jacques Grand'Henry, « Deux textes arabes de Benghazi (Libye) » (p. 47-57).

L'auteur donne la transcription en caractères arabes, la transcription phonétique et la traduction annotée de deux courts textes enregistrés à Benghazi en 1977 (une histoire et un texte sur les coutumes de mariage), ainsi qu'une petite analyse linguistique (p. 51-55 : remarques sur la phonologie et, plus rapidement, sur la morphologie).

La n. 6 p. 48 sur les interdentales n'est pas clairement formulée (voir aussi 53,7 suiv.). Si la réalisation (minoritaire) [z] de **ḏ* marque une influence des parlers de bédouins, il s'agit d'une influence *indirecte*. On remarquera aussi que les textes ne présentent pas d'exemple "parallèle" de réalisation [s] de **ṯ*. L'exemple de *fiẓẓa* (avec [ẓ] pour **ḏ*) est par contre du même ordre et non un exemple de « contagion dialectale égyptienne » (53,18) ; 50,2 et -10 : lire sans doute *bi-š-šakl hāda* ; à propos des diphtongues (abordées uniquement incidemment pour la morphologie verbale), remarquer 50,-3 *ḥawš*, mais 51,1 *ḥūš* ; 51,4 : lire sans doute *fīmā baʿd* (et traduire en 52,4 « et leur en offrent d'autres ultérieurement ») ; dans le texte 2 *passim*, remarquer *ʿarūs* « marié » et *ʿarīs* « mariée » ; 51,5 : il manque *sittīn sayyāra* (qui figure bien dans le texte en arabe 50,14 et dans la traduction 52,6) ; 54, fin du paragraphe sur la structure syllabique (qu'il faut numéroter 1.3 et non 2) : la coexistence de deux modèles de structure syllabique (*igetlûha* vs *yedbaḥūha*) n'est peut-être que l'effet de celle de deux classes de verbes (se distinguant à l'inaccompli par la voyelle radicale) ; 51 ligne 6 de la traduction : lire « te plaise ou non » et ligne 8 supprimer « qui n'était pas utile » (pour *ma tenfaʿš* déjà traduit « qui n'était pas bonne »).

4. Roni Henkin, « Narrative Styles of Negev Bedouin Men and Women » (p. 59-81).

Poursuivant une série d'études, riches et approfondies, du « narrative style » en arabe palestinien (cf. « Negev Bedouin vs. sedentary Palestinian narrative styles », in *Israel Oriental Studies*, XVI, 1996, p. 169-191, et l'article de 1998 [v. référence plus loin]), l'auteur compare cette fois celui des femmes (F) dans les contes (*xarārīf*) à celui des hommes (H) dans les légendes (*sawālif*, *siyar*), à partir de deux importants corpus (dont un non publié), dans la perspective qu'il sera possible, une fois les H et les F situés sur une échelle de performativité, de prédire/vérifier d'autres configurations narratives moins prototypiques (contes racontés par des H, anecdotes narrées par des F, récits personnels d'H ou de F). Après un rappel des différences thématiques et structurelles entre récits des H et des F, elle aborde son sujet, le « narrative style » – c'est-à-dire le mode de narration. Si bien des traits sont communs aux H et aux F (traits performatifs : changements de temps, répétition, dialogue, apartés, effets sonores, gestuelle ; langage formulaire, parataxe, asyndèse, ellipse… ; adresse aux auditeurs, questions rhétoriques et autres techniques d'interaction et de feedback), leurs styles peuvent être distingués par les proportions ou les configurations de ces traits, ainsi

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

que par la différenciation ou l'hétérogénéité entre traits diégétiques (« orientation » – c'est-à-dire inscription dans l'*ici et maintenant* ou mise à distance ; linéarité ou non de l'intrigue) et mimétiques (dialogue, apartés). Pour établir puis comparer les deux profils stylistiques, elle choisit un certain nombre de moyens rhétoriques caractéristiques et distinctifs. L'étude proprement dite (p. 62-78) examine ainsi successivement dans le détail, avec de nombreux exemples (67 énoncés), le cadrage du récit (ou l'utilisation de formules d'ouverture), l'« orientation » (plus concrète et actuelle chez les H, atemporelle ou distanciée/imaginaire chez les F), le tracé de l'intrigue (plus parataxique chez les H, plus syndétique chez les F), les changements de temps (usage du participe, du présent narratif, de l'impératif narratif – typique des H). Semblent également exclusivement masculins l'usage des tours avec *mār* + inaccompli et *kān* + inaccompli, et surtout masculins celui des verbes de mouvement (*gām*) et du tour *jā* ou *jā(k)* + participe de verbe de mouvement. C'est chez les H que l'intrigue apparaît narrée de la façon la plus dynamique et hétérogène. De même, on observe une claire distinction entre les deux genres pour ce qui est du dialogue et des apartés. Enfin, on constate une plus forte tendance à l'imagerie chez les F, les H jouant plus sur l'imagerie sonore (peut-être à cause de l'origine poétique des légendes du répertoire masculin), leur narration étant plus performative en somme. Un tableau comparatif des caractères prototypiques des deux styles est proposé p. 79.

63,4 : l'abréviation TOC n'est pas explicitée ; 64,7 : les énoncés du type *kān ma kān* peuvent être analysés autrement que comme « negated » ; 64,16 : pourquoi parler de verbes « unmodified » quand il s'agit d'une suite de verbes référant au même sujet ? ; 69,-16 : lire « layers » ; 80 : il manque la référence de Henkin 1998 (cité en 59,-5, 60,-18, 62,15 et 66,2) : il s'agit probablement de « Narrative styles of Palestinian Bedouin adults and children », *Pragmatics*, 8/1 (March 1998), p. 47-78.

5. Heikki Palva, « Linguistic notes on a dialectal 17th-18th century Egyptian Arabic Narrative » (p. 83-97).

Dans une série en cours d'articles consacrés à des manuscrits de la collection Firkovitch, acquise au XIXe siècle (essentiellement au Caire, en particulier de la synagogue karaïte, mais aussi de la célèbre Geniza) et conservée à Saint-Pétersbourg, l'auteur étudie ici un manuscrit (Evr.arab. II 1536), unique en ce qu'il s'agit d'une histoire (*ḥikāyit bint il-tāğir*, bien connue par ailleurs) écrite en prose non rimée et en arabe dialectal, notée en caractères hébreux non vocalisés. Il comporte 15 pages et date du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Le texte présente très peu de particularités judéo-arabes (*s* pour *š* et réciproquement), et sa localisation dialectale est difficile à préciser ; il représente plutôt sans doute le style des conteurs, « une forme artistique d'arabe parlé suivant ses propres conventions traditionnelles, et non la structure d'un dialecte vernaculaire local particulier » (p. 84,6-8). Après des notes sur l'orthographe du texte, l'auteur traite de son caractère linguistique : bien que presque entièrement dialectal, avec très peu d'interférences classiques (mais pas de *elli* par exemple), il « ne peut être caractérisé comme pleinement dialectal ; il s'agit plutôt d'une variété spécifique d'arabe égyptien parlé, utilisée dans les récits oraux, une sorte d'*arabe parlé artistique* » (p. 93,14-16). Le *jīm* est *ž* ou *ǧ*, jamais *g* (ce qui explique l'assimilation *ʿajūz* → *ʿazūz* et la métathèse *jazzār* → *zajjār* ; mais pourquoi dire [p. 85, n. 11] qu'elles « impliquent sans aucun doute l'affrication de *jīm* » ?). Pour la morphologie de l'inaccompli, on a un sg. *'aktib* (ou *aktib/ktib*, avec semble-t-il une distribution en fonction du type de racines – C2 = w/y ou non – et de la distinction thème simple/thèmes dérivés) et un pl. *niktib* ou *niktibu* (3 occurrences). On relève 6 occurrences de l'inaccompli en *b-*, qui indiquerait une « continuative/continuous action » ou, pour deux d'entre elles, le « common present, including the notion of simple futurity » (mais les traductions indiquent clairement des futurs). Pour le « common present », cette forme est interchangeable avec l'inaccompli sans *b-*. *ʿammāl* + inaccompli (sans *b-*) n'est attesté que deux fois (dans la même phrase) : *ʿammāla timʿaḥ* et *ʿammāla tiḥallišа*, traduit par « she kept scrubbing » et « she kept pulling at it », parce que « parallèle » à *baqit hī timʿaḥ* et *bitḥalliṣ* ; mais ces deux derniers exemples sont (à juste titre) traduits (p. 87,1-2) par « she was …ing ». On pourrait donc penser à un *ʿammāl* encore proche de sa valeur "primitive" (« occupé à ») plutôt qu'indiquant la « progressivity of action », ce qui permettrait d'attribuer à la forme en *b-* (à côté de ses emplois de futur) une valeur d'inaccompli "pur", mieux définie d'ailleurs comme « descriptive » (p. 87,4). Le marqueur de futur est **rā'iḥ* (pour l'analyse de la forme graphique *ryyḥ'* (= *rayḥa*), on préférera celle donnée en 84,-3 suiv : « pour éviter la confusion avec *rīḥa* », à celle, alternative, de 90,13-16, qui suggère la possibilité d'une prononciation *ray(y)ḥa*). L'auxiliaire *baqa* + inaccompli indique « both incipient and continuative or habitual action » (c'est-à-dire les deux à la fois, l'entrée dans un procès qui va se continuer) ; mais la valeur inchoative ne ressort pas clairement des exemples. Pour celui où *baqa* (noté bqh) « apparaît clairement comme une particule », on suggérera qu'on peut aussi y voir une forme conjuguée, dont la valeur (bien indiquée par la traduction : « *well now* it's my turn … ») serait – comme aujourd'hui –

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

« en être arrivé maintenant à un état où ». Le participe actif indique « un état conséquent, subséquent ou concurrent » (et dans ce dernier cas est « une sorte de présent historique »). On remarquera que dans deux des trois exemples cités pour cette valeur, il s'agit de verbes de mouvement, et dans le dernier d'un verbe de sentiment : *ʿšq*. Les adjectifs démonstratifs sont antéposés, en position encore non marquée stylistiquement (mais l'exemple de la n. 33,-6 n'a pas de démonstratif ; par ailleurs, en 92,7-9, on peut mettre en doute la valeur « extra intensive » du démonstratif). On le voit, ce texte relativement court apporte de précieux éléments, pour beaucoup de traits importants, à notre connaissance de l'histoire de l'arabe dialectal égyptien, que des travaux encore peu nombreux (H. Blanc, V. V. Lebedev, H. Davies, M. Doss, M. Woidich…) ont commencé à écrire. L'article se termine par une section sur les « Stylistic devices » (l'exemple *mālan kitīr* [93,21], présenté par l'auteur comme « emploi du *tanwīn* » et comme un « exemple frappant de déviation par rapport à la langue vernaculaire », mais analysable aussi comme « relateur » – v. plus haut à propos de la contribution d'I. Ferrando –, peut à vrai dire représenter un trait « moyen arabe » mais être aussi un trait dialectal). Au total, le texte étant « without major literary amendments » (95,6) donne à l'auteur l'impression qu'il reflète « an authentic oral performance of a professional or half-professional *ḥakawāti*, and might have been written down from dictation ».

Parmi les traits non commentés, on signalera la forme *–w* du pron. pers. suffixe 3 masc. sing. (ex. 92,-1) et l'apocope de la consonne finale dans certains mots : 92,1 : *ʾlṣl* (*iṣ-ṣulṭān*), 93,-1 : *ʾlḥ* (*il-ḥammām*) ; 84, n. 7 : peut-être faut-il lire (pour *wf't'ḥt*) *wi-fattaḥt* ; 85,-7 : *q'l* n'est pas traduit ; 91,19 : lire *ʿšqtk* ; 94,13 : après *libsit*, insérer la traduction, omise, de la ligne (17) du texte donné en translitération, soit : *ḥawayijha wi-xarajit ṭilʿit min il-mustawqad* ; 95 : la 2e référence Behnstedt-Woidich est 1987 (et non 1985), comme dans le corps de la référence elle-même ; 96 : il manque la référence de Fenton 1990 (citée n. 1), qui est *A Handlist of Judaeo-Arabic Manuscripts in Leningrad -A Tentative Handlist of Judaeo-Arabic Manuscripts in the Firkovich Collections...*, Jerusalem, Ben-Zvi Institute, 1991 ; la deuxième référence de E. Littmann est 1942 (= Littmann 1944, citée n. 33 ?) et non 1955, et le titre exact est *Kairiner Volksleben* ; 97 : il manque la référence de Starkova (citée n. 1) qui est : K. B. Starkova, « Les Manuscrits de la Collection Firkovic conservés à la Bibliothèque publique d'État Saltykov-Scedrin », in *Revue des études juives*, 134 (1975), fasc. 3-4, p. 102-117.

6. Stephan Procházka, « Über einige „rätselhafte" Formen auf –(ēn) in den arabischen Dialekten » (p. 99-109).

Dans une claire et convaincante contribution, l'auteur examine, à partir des exemples de *baʿdēn* (« ensuite »), *kamān* (« aussi ») et des nombreuses formes augmentées de l'adverbe « maintenant » (*hallaq*, etc.) dans les dialectes syriens et libanais essentiellement, l'étoffement de formes démonstratives et adverbiales par des éléments *-n*, *-ni*, *-ēn*, *-īn*, et propose de voir dans les éléments *-ēn* et *–n* des déictiques. « Maintenant », constitué à partir d'un démonstratif et d'un nom de temps (par ex. **ha-l-waqt* > *hallaq*) apparaît en effet souvent augmenté d'éléments comme *-ēn(i)*, *-īn(i)*, *-na*/*-ni*, *-nīn*, *-(n)iyya*, *-ak*/*-ik*/*-ka*, *-ha* (on peut leur ajouter *–ēne*, *-nīni* qu'on trouve dans certains des exemples cités). Il est difficile de dire s'il y a des nuances entre variantes courtes et longues, car les sources n'en font pas état (on suggérera qu'il s'agit, pour les formes longues, au moins dans une première étape, de formes expressives et donc souvent "populaires"). Ces formes augmentées sont attestées surtout en Syrie, au Liban, à Mardin et chez les Šukriyya du Soudan. L'analogie avec les formes des démonstratifs spatiaux proposée par W. Fischer est problématique, car de nombreux dialectes ne présentent ces formes augmentées que pour les démonstratifs de temps. Des démonstratifs de temps avec morphème démonstratif (*-k*) sont attestés en particulier au Maghreb ; à signaler aussi l'égyptien *dilwa'ti*, avec *–i*. On a proposé plusieurs explications pour *baʿdēn* (attesté surtout au Proche-Orient, mais pour Benghazi, cf. la contribution de J. Grand'Henry, 49,4 et 51,3) : a/ *baʿd* + un locatif ou un duel ; b/ *baʿd* + *–in* ; c/ *baʿda l-'ān* ; d/ *baʿdan* avec allongement et *'imāla* ; e/ *baʿd* + *-ēn* élément d'étoffement. Les deux dernières hypothèses sont jugées par l'auteur comme les plus sérieuses. Écartant finalement celle de *baʿdan*, il se concentre sur la dernière et montre qu'on peut voir aussi dans *-ēn* un déictique : cf. classique *baʿdahā*, *baʿda'iḏin*, *baʿda ḏālika* et maghrébin *bə-ʿdātik*, *baʿdāš*, égyptien *baʿdēnak*, Šukriyya *baʿdēnlik*. Pour *kamān*, des considérations d'ordre sémantique sont invoquées pour justifier la présence d'un élément déictique : « aussi » = « comme moi, toi, … », ce qui rend vraisemblable une étymologie **ka-mā-n* (cf. déjà arabe classique *kamā huwa*). Finalement sont évoqués des parallèles sémitiques pour un élément démonstratif *n*, et le cas de l'araméen (où on trouve certains démonstratifs en *-ēn*) et du néo-araméen (avec des démonstratifs étoffés par des éléments comportant un *n*), ce qui pourrait très bien renvoyer à une influence du substrat sur certaines formes arabes. Il est finalement fait remarquer que l'élément déictique peut perdre, avec le temps, de sa force d'expression et servir à étoffer des mots courts (cf. Bagdad juif *šēn*, « quelque chose »).

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Pour appuyer la thèse de l'auteur, on signalera les faits suivants, complémentaires de ceux qu'il a recensés. Aux variantes signalées p. 100-101, on peut ajouter *hallaqtniyye* et *hallaqtīniyye*. Dans l'introduction, L. Bettini signale (p. VI) *hassaʿēna*, « maintenant », qui atteste l'existence, à côté de *-ēni* et de *-ēne*, de *-ēna*, ou plus précisément d'un élément *-a* (ce qui pourrait suggérer aussi une analyse de *-na* en *-n-a*) ; cf. Bišmizzīn *km-äna* (104,-7), à quoi on peut ajouter *kamēna* et *baʿdēna* (Tripoli), et *hičdān(a)* signalé (p. VI) par L. Bettini (cf. 106,13, *hakǧ-än*). Pour *-i* dans *hō-ni* et *hēki* (106,15 suiv. et n. 45), l'analyse de W. Fischer est reprise : *i* (< *ī* < *ā*) aurait été réinterprété comme un élément d'étoffement, qu'on peut donc supprimer (d'où *hōn*, *hēk*). Mais, à moins de supposer une réutilisation intensive de cet élément ainsi réinterprété, une telle analyse ne rend pas compte des variantes de nombreux déictiques, comme (dialecte de Damas) *hayye*, *hadāke*, *hadīke*, *had-ənke*, *hadōlīke*, où *-e* pourrait être non pas **-i* mais *-a* (avec *ʾimāla*, comme pour **-ka* → *-ke* dans *lēkōke*, *šaḥḥōke* [**qšaʿ-hu-ka*], « le voilà » dans ce même dialecte). On pourrait par contre voir l'élément *-i* (déjà cité pour l'égyptien *dilwa'ti*) dans le démonstratif *hayy*. Il est vrai que W. Fischer l'analyse en *ha-ī* mais il ne considère que la forme féminine. Or *hayy* a aussi des emplois non féminins, de "neutre" (« ça »). L'élément *-n* se retrouve aussi dans le démonstratif 3 pl. (Damas) *had-ənken* (à côté de *had-ənk* et *had-ənke*), bien qu'on puisse penser à une analogie avec le pronom personnel 3 pl. *hə-nne(n)*. Signalons enfin, toujours à Damas, une variante *ba'āle* de la particule *ba'a* (**baqa*), avec un élément *-le* (cf. *hadōle*, etc.).

L'auteur a décidé (n. 1) de laisser de côté le cas des conjonctions et des prépositions avec *-n*, car cet élément y pose des problèmes particuliers d'explication. On peut cependant observer, en prélude à une étude qu'on espère le voir réaliser, qu'on retrouve là aussi certains au moins des éléments d'étoffement qu'il a inventoriés, par exemple *la-ḥattōnīyi* (< **la-ḥatta*), « jusqu'à ce que » (S. Gralla, *Der arabische Dialekt von Nabk (Syrien)*, Wiesbaden, 2007, XII, 191 p., Text VIII, § 13, 16 et 17, p. 174).

n. 8 : *halḥaztēn(e)* ne suppose pas nécessairement une forme *ḥazza*, mais pourrait s'expliquer par l'analogie ; 102,-11 : on ne peut dire que l'ajout du duel à un adverbe serait dépourvu de sens ; 103,-7 suiv. : *baʿdha*, *sāʿə-tha*… ne sont pas seulement attestés dans « quelques dialectes », mais sont fort répandus (par ex. à Damas, qui par ailleurs a aussi *yōm-əta*, cf. n. 38, où *yōmta* est analysé avec ajout de *-ta*, alors qu'on peut y voir plutôt *-t-(h)a*) ; 104,10 : *ka-mā* comme étymologie de *kamān* n'est pas « hors de doute » ; 105,5, à propos de *hammēna* : on a aussi *hammēn*, signalé par ex. par Woodhead & Beene, *A Dictionary of Iraqi Arabic, Arabic-English*, Washington, 1967, p. 483 ; Ibrāhīm Al-Sāmarrāʾī, dans une étude intitulée *Al-nūn wa al-mīm fī al-luġa al-ʿarabiyya* (in *Dirāsāt fI al-luġa*, Bagdad, Maṭbaʿat al-ʿĀnī, 1961, p. 103-113) traitant de l'ajout de *-n* (p. 107), inclut *lamman*, *ḥēfan*, *ʿdēn* (« avec *ʾimāla* de *baʿdā* ») et aussi *hammēn* et *hammātēn* ; 105,14, à propos de l'étymologie traditionnelle de l'égyptien *barḍo* : **biʾarḍihi*, donnée pour « vraisemblable », il est intéressant de signaler un éventuel parallèle dans l'arabe chypriote de Kormakiti, où on a un déictique *xullá*, « au sol », « par terre » (< *xok il-art* < < **fawq al-*>*arḍ*, « sur la terre » – si on retient l'étymologie proposée par A. Borg), qui « se présente presque exclusivement avec des verbes impliquant un mouvement orienté vers le sol ou plus rarement une localisation statique au sol », mais dont « le sens originel […] peut évoluer vers une signification plus abstraite qui dénote la contiguïté immédiate », « exploité[e] dans les formes composées » *axxullá(t)*, « à cet endroit là-bas », et *anaxullá(t)*, « ici-même » (Arlette Roth, « À propos d'une nouvelle série de déictiques spatiaux dans un parler arabe périphérique », à paraître dans *Comptes rendus du GLECS*, 35, 2007).

7. Jan Retsö, « Kaškaša, t- passives and the ancient Dialects in Arabia » (p. 111-118).

Dans ce bref mais stimulant article, l'auteur montre que, dans le cas des dialectes arabes, on ne tient pas assez souvent compte d'évidences pourtant largement reconnues en linguistique historique et illustre son propos en posant deux problèmes intéressants, le second plus rapidement. Ces évidences dont on ne tire pas suffisamment les conséquences (on pourrait cependant citer des exceptions, comme le traitement de la IV^{e} forme *ʾaCCaCa* de l'arabe par l'auteur lui-même dans son livre de 1989 sur la diathèse en sémitique, ou les récents articles [1998] de J. Owens sur la question des désinences casuelles en arabe ancien) sont que le sémitique est un continuum et que les langues qu'on y distingue sont le produit de circonstances extra-linguistiques diverses. Pour l'arabe en particulier, on postule explicitement ou implicitement une "arabité" que rien ne prouve, au contraire. Poser un "protoarabe" à l'origine de *tous* les dialectes est tout sauf évident, et la grande variété dialectale qu'on observe aujourd'hui n'est sans doute pas un phénomène nouveau. Les traits "panarabes" qu'on croit reconnaître sont le résultat de processus complexes – bien identifiés par ailleurs, et même parfois décrits pour l'arabe dialectal

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(contemporain) – d'emprunt interdialectal, de koinéisation, de nivellement, d'influence de substrats et de redistributions pouvant aller jusqu'à la mutation (« language shifts ») quand s'impose une nouvelle variété linguistique prestigieuse, et cela depuis des millénaires. Par contre, les traits "non arabes" qu'on trouve ici ou là dans les dialectes et qu'on attribue en général à une influence du substrat ou à l'emprunt à d'autres "langues" avec lesquelles l'"arabe" était en contact peuvent très bien être le témoignage d'un ancien continuum. Pour la période ancienne, on a d'ailleurs des traces des « chaînons manquants » (*Mischsprache* arabo-araméenne, « himyarite »). Pour illustrer le propos, le premier problème examiné est celui de la présence, au sud et au sud ouest de la péninsule Arabique, de traits qu'on retrouve dans des langues sémitiques anciennes du sud-ouest de l'Arabie et en Éthiopie (sont pris comme exemples l'amharique, le tigré, le guèze, le sabéen, le « himyarite » et, pour le sémitique contemporain, le sudarabique moderne) : la *kaškaša*, l'accompli (1re pers. sing. et 2e pers. sing. et plur.) en *-k*, le féminin en *-t* (état absolu et état construit), un article défini autre que *l-* (*m-*, etc.), l'absence du thème verbal dérivé "passif" en *n-*, les schèmes vocaliques d'accompli *qatal*/*qatil*/*qitil*, le nom d'unité en *-ī*, la présence d'un correspondant du verbe *hallawa*, « être », la négation *dw*, le passage *ġ* > *ʿ*. La présence de ces traits (largement) communs peut être expliquée par l'existence, dans cette aire, à une époque ancienne, d'un continuum disparu, qui s'était d'ailleurs lui-même constitué sur les mêmes bases de nivellement, koinéisation, etc. Simplement, dans cette aire, des langues ou dialectes se sont "arabisés", d'autres non.

Le second problème évoqué (p. 115-116) est plus "provocant" : il s'agit de la similarité entre l'ensemble dialectal maghrébin et l'araméen (syriaque) : accent sur la dernière syllabe, chute des voyelles brèves non accentuées en syllabe pénultième, 3e pers. masc. plur. des verbes de racine C3 = y en *-īw* à l'inaccompli et en *-āw* à l'accompli, thèmes dérivés passifs en *t(t) -*, thème en *CCāC*, adjectifs de relation en *-āy* et particule génitive *d*. On peut y voir le témoignage d'un continuum dans une zone allant de la Syrie centrale à l'Arabie du nord-ouest, où l'origine des dialectes arabes du Maghreb serait à rechercher.

8. Judith Rosenhouse, « The Acquisition of Arabic as Mother Tongue (mainly in Israel) » (p. 119-151).

L'auteur traite de l'acquisition de l'arabe dialectal par des enfants palestiniens d'Israël (en tenant compte de la diglossie arabe et du contact avec l'hébreu), en comparant systématiquement les résultats obtenus – quand c'est possible – avec ceux de Margaret K. Omar (*The Acquisition of Egyptian Arabic as a Native Language*, The Hague-Paris, 1973 [rééd. Washington, 2007]) pour l'égyptien et, pour le jordanien, avec ceux de M. Amayreh et A. Dyson (« The Acquisition of Arabic Consonants », in *Journal of Speech, Language and Hearing Research*, 41, 1998, p. 642-653). Elle choisit d'étudier l'acquisition d'un certain nombre (45, dont 29 concernent les consonnes) de traits structuraux fondamentaux (on notera l'absence de la question de l'état construit vs particule génitive), à partir d'un échantillon de 24 enfants (16 âgés de 7 ans ou moins [13 chrétiens et 3 musulmans] et 8 âgés de 8 à 16 ans [2 chrétiens et 6 musulmans]), enregistrés dans leur environnement familial (conversations libres et élicitation de certains traits au moyen de questions portant sur des images). En phonologie, « il semble y avoir peu de différences dans l'ordre d'acquisition des phonèmes ou de leurs traits en arabe dialectal palestinien [ADP] par rapport à l'égyptien ou au jordanien (les différences étant dues à des différences de système) » ; les « processus d'acquisition du système phonologique sont remarquablement semblables » (p. 126,16 suiv. et 130 bas). « L'acquisition de la syntaxe se fait apparemment suivant des stades similaires à ceux trouvés pour d'autres langues » (p. 139,18-19). Le langage des enfants de 4 ans et demi et 5 ans est déjà complètement développé ; le tableau général est similaire à celui attesté pour d'autres langues (p. 139,-14 suiv.). Des tableaux comparatifs sont fournis pour l'acquisition des traits phonologiques (tableaux 5 à 7), morphologiques (tableau 8) et syntaxiques (tableau 9) retenus. Mais on s'interroge sur ces tableaux. Que signifie exactement par exemple qu'un phonème consonantique est acquis ? Quels types de critères ont permis d'en juger ? Aucun élément n'est fourni sur la façon dont l'enquête a été menée sur chacun des points, ni d'ailleurs sur le nombre d'heures d'enregistrement. Est-il si assuré, plus généralement, qu'on puisse distinguer des stades, comme l'étude l'admet implicitement ? En syntaxe, comment évaluer (tableau 9) que les temps et les modes, ou que l'ordre des mots, sont « acquis graduellement » ? Et que cela signifie-t-il au juste ? Quelles étapes, s'il y en a, ont pu être distinguées ? Ces insuffisances expliquent sans doute que l'enquête n'ait pas permis de trouver (p. 135,-9 suiv.), pour la morphologie, beaucoup d'exemples d'innovations ou d'erreurs causées par la mauvaise application de règles grammaticales maîtrisées (comme en anglais « he goed »), ce qui paraît extrêmement surprenant. Toujours pour la morphologie, le texte hasarde des considérations liant le linguistique et le cognitif qui peuvent laisser sceptique, d'autant que l'interprétation des formes linguistiques recueillies n'est pas aussi simple qu'elle semble être supposée. Par ailleurs,

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

il est mieux reconnu dans le tableau 8 que dans le texte lui-même (par ex. p. 131,5-6 et 10-11 pour les thèmes verbaux dérivés) qu'il ne s'agit pas tant, pour beaucoup de traits, d'acquérir « une conscience (métalinguistique) de catégories morphosyntaxiques » que des formes linguistiques lexicalisées et qu'on acquiert comme telles. Il est d'ailleurs fait sagement remarquer (p. 135,20) que l'acquisition des thèmes verbaux dérivés « avec des significations spécifiques comme passif, réciproque ou causatif » (formulation déjà discutable) se fait probablement « sur une base lexico-sémantique » (la n. 11 ajoute « probablement acquis seulement à l'école » ; les enseignants d'arabe peuvent témoigner que, même à l'université, la conscience méta-linguistique sur ce point n'est pas toujours acquise, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant vu d'une part la complexité du système, d'autre part ce que signifie l'acquisition). À propos des effets de la diglossie sur l' acquisition (p. 140,-1 suiv.), il est dit qu'enseigner l'arabe littéraire empêcherait beaucoup de problèmes éducationnels « en conduisant à une sorte de "bilinguisme équilibré", ou au moins à une "langue moyenne" qui facilitera de toute façon l'acquisition ultérieure de l'arabe littéraire ». Or, beaucoup de recherches ont au contraire montré que l'essentiel est que la fonction langage soit bien installée dans la langue maternelle et que c'est alors que l'apprentissage d'une langue standardisée peut se faire dans les meilleures conditions, même s'il est relativement tardif. Il n'est d'ailleurs sans doute pas exact de parler, dans le cas de l'arabe, de « delayed preparation to literacy », les apprentissages ne se faisant pas plus tardivement que dans le cas de beaucoup d'autres communautés linguistiques (malgré p. 143,-6 suiv.). Les considérations sur les apprentissages mécaniques, par cœur, etc. (p. 144) ne sont pas très nuancées ; de plus il s'agit en fait de l'acquisition de l'arabe littéraire et non plus de l'ADP, sans que cela soit dit clairement, et il n'est sans doute pas juste de parler d'acquisition *du langage* de cette façon, ni de dire que ce mode d'apprentissage du langage serait « probablement plus prévalent » (p. 144,-6) dans la culture arabe. De même, il est peu probable que « le rôle des textes cités est, dans le système de communication arabe de façon générale, et en ADP en particulier, plus influent qu'initialement envisagé » (p. 145,-20 suiv.) : le fait que les enfants interrogés aient chanté ou récité des textes appris ne peut suffire à amener une telle conclusion. Le passage (p. 142,13 suiv.) sur l'importance cruciale, dans l'acquisition, de l'interaction, est beaucoup mieux venu. Les conclusions sont présentées avec beaucoup de prudence et d'humilité, insistant à juste titre sur la nécessité de nouvelles recherches. Bien que cette étude souffre, malgré son sérieux, d'un certain nombre d'imperfections ou de lacunes méthodologiques, on saura gré à son auteure, surtout connue comme une excellente dialectologue, d'avoir investi depuis quelques années maintenant ce champ de recherches, dont elle fait remarquer qu'il est encore peu fréquenté. En supplément aux références qu'elle cite, on signalera rapidement à l'attention du lecteur les noms de Fatima Badri Zalami (cf. « First language acquisition », in *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, vol. II, Leiden, Brill, 2007, p. 96-104 avec bibliographie), Alaa Elgibali, Ghada Khattab. Depuis la date de remise de l'article ici recensé, les travaux semblent s'être multipliés, en particulier par certains des auteurs qu'elle cite : M. Amayreh et A. Dyson, D. Ravid (avec R. Berman, R. Farah ou L. Hayek) ; v. aussi R. A. Berman et D. D. Ravid, « Acquisition of Israeli Hebrew and Palestinian Arabic. A review of current research », in *Hebrew Studies*, 41, 2000, p. 7-22.

120,12 : lire 1998*a* ; 123, fin du tableau 1 : l'ordre nom + déictique en fonction prédicative est littéraire aussi (de même 139,5-6) ; 125,-6 : plutôt que « [ḍ, ḏ] merge in many local dialects to either /ḍ/ (urban) or /ẓ, ḏ/ (Bedouin, rural) », ne vaudrait-il pas mieux dire : « */ḍ/ et */ḏ/ sont confondus soit en [ḍ] (dialectes citadins) soit en [ḏ] (dialectes bédouins ou ruraux), avec [ẓ] comme réalisation marginale de */ḏ/ dans les premiers (et, par influence des premiers, dans les seconds également) » ? ; 130,22-23 : les consonnes ont-elles réellement un « functional load » moins important en arabe qu'en anglais ? ; 133 : il faudrait ajouter que dans l'usage les faits sont complexes (et variables d'un dialecte à l'autre) : dans certains cas on n'a ni duel ni « 2 + nom plur. », par ex. *tnēn qahwa*, "deux cafés" ; 133,-6 suiv : pour les numéraux, il n'est pas dit *en quoi* les développements semblent très différents de ceux qu'on observe chez les enfants égyptiens ; 134,10 : l'occurrence des pluriels d'adjectifs de couleur ou de particularité physique n'est pas « plus rare » que celle de la forme féminine ; 137,7 : l'ex. d'accord en arabe littéraire ne devrait pas être *byūt kbīre*, mais *buyūt kabīra*, par opposition au dialectal *byūt kbār* ; ce problème est d'ailleurs plus complexe (et pourquoi parler, pour l'accord « au féminin singulier », de « clash avec l'intuition sémantique naturelle », 137,11 ?). Il est plus approprié de parler (comme en 137,20) de situation instable et de possible changement linguistique en cours (cf. J. Owens & R. Bani-Yasin, « The lexical basis of variation in Jordanian Arabic », in *Linguistics*, 25, 1987, p. 705-738) ; 137,-1 : on ne peut parler d'ordre SVO pour *Darbato* [bato], car dans *Darbat*, en effet dimorphématique et prédicatif, les deux

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

morphèmes ne peuvent être dissociés ; 138, à propos de l'acquisition des phrases complexes : on ne peut dire que « en ADP, contrairement à l'anglais, le système n'est pas très complexe, puisque les structures ADP ne requièrent pas l'emploi de particules ou de formes verbales élaborées, ou de changements dans l'ordre des mots » ; 140,-10 : supprimer « and » ; 145,5 : Skinner 1957 ; la date de publication de Abu Absi manque (1990) ; 148 : Feitelson est à classer avant Ferguson ; 149 : il manque la référence à Palva '1965' (citée 130,1) : H. Palva, *Lower Galilean Arabic: An Analysis of its Anaptyctic and Prothetic Vowels with Sample Texts*, Helsinki, 1966 (Studia Orientalia, 32) ; 150 : la thèse d'A. M. Royal (*Male-Female Pharyngealization Patterns in Cairo Arabic*...) a été publiée comme numéro 27 de la revue *Texas Linguistic Forum*.

9. Marie-Claude Simeone-Senelle, « L'arabe véhiculaire parlé en Érythrée sur la côte sud de la mer Rouge de Massawa à Rahayta » (p. 153-181).

Cet article présente une variété d'arabe parlée par des Érythréens de langue maternelle sémitique (tigré) ou couchitique (afar essentiellement, saho), différente de la variété parlée, plus au nord, par les Rashaida, comme de l'arabe langue de communication dans la région. Il ne s'agit donc pas d'une langue maternelle, mais d'un instrument de communication, en cours d'élaboration, entre Érythréens de langues maternelles différentes. Consonnes : l'emphase consonantique a un statut instable ; les fricatives dentales sont réalisées comme des sifflantes, ou des occlusives dentales par les afarophones ; ceux-ci réalisent souvent *z* en *d* et *š* soit comme une palatalisée *s̃* soit *s* ; *ž*, fricative palatalisée, peut aboutir à *y* ou à *g* (fréquent chez les locuteurs du saho) ; *q* est le plus souvent *g*, mais aussi *ġ* (pouvant alterner avec l'uvulaire sonore) et connaît d'autres réalisations marginales ; *ġ* peut être réalisé *q* (ou *g*) ; *x* est réalisé le plus souvent en *k*. Voyelles : on compte six timbres brefs *i*, *e*, *a*, *o*, *u*, *ə* (seul ce dernier n'a pas de correspondant long) ; on note des spirantisations de labiales et des affaiblissements de consonnes finales, en fait réalisées en ' ; chez certains afarophones, il y a nasalisation de la voyelle finale à la pause et parfois vélarisation de cet élément nasal ; la réduction des diphtongues est systématique chez certains locuteurs (mais l'ex. *ʿaydān*/*ʿīdān* [165,-5] avec diphtongaison secondaire est évidemment différent !). Morphologie : les 1re et 2e pers. sing. de l'accompli sont en *–ta* ; la 1re pers. sing. de l'inaccompli est souvent en *n-* (identique à la 1re plur.) ; les pronoms personnels n'offrent pas de distinction de genre aux 2e pers. (ni à la 3e plur.). Syntaxe : l'ordre des mots dans l'énoncé, S O/circonstant V, « paraît influencé par celui dominant dans les langues maternelles des locuteurs » ; comme en afar, l'« auxiliaire » (en fait sur 8 ex., 7 sont avec *kān* et un seul avec *gāʿad*) est très souvent placé après le verbe auxilié ; *bagā* (figé à la 3e pers. masc. sing. de l'accompli) est utilisé comme particule énonciative. La phrase existentielle se fait au moyen de *fī* (mais dans les ex. nº 55, *huwa* semble devoir être à définir comme présentatif plutôt que comme « copule d'existence » – il peut d'ailleurs être « renforcé » par *fī*). L'emploi de l'état construit est réduit et on utilise en général une construction avec *men* : *menni awlād*, « mes fils » ou, surtout, avec *ḥagg*/*ḥaqq*. L'emploi de l'article défini (absent des langues maternelles) semble particulier. Les accords sont « très fluctuants » (ex. avec verbes à la 3e pers. plur. pour la 1re, ou à la 3e sing. pour la 3e plur.) ; l'ex. 71, *el-lúġat el-ʿáfari*, « la langue afar », est particulier (un adjectif invariable n'est pas inattendu dans ce cas), et remarquer aussi l'ex. 23 (avec accord) *lúġa ʿáfariya* ; dans les ex. 73, l'accord au fém. sing. pour le terme collectif désignant les Afars n'est peut-être pas « comme en afar » car courant en arabe. On signalera un fait lexical intéressant : **istanna* est utilisé comme verbe plein avec le sens de « vivre/se trouver » et, suivi d'un participe, comme auxiliaire duratif. Du point de vue sociolinguistique, on relèvera que les phénomènes d'interférence sémantique avec les langues maternelles et de code switching semblent peu nombreux. En conclusion, la variété présentée apparaît comme difficilement saisissable (la situation linguistique étant dans son ensemble instable) et dépendante de l'histoire personnelle de chaque locuteur. Si la phonétique des langues maternelles peut expliquer certains des traits relevés, l'influence et le rôle du substrat sont plus difficiles à évaluer pour la morphologie, la syntaxe et le lexique.

160,17, 20 et 21 : *ṯ* est à lire *s̃* (comme dans le tableau de la p. 164, colonne du š) ; 163, n. 9 : lire Yafiʿ ; 165,4 : concernant les occlusives qui disparaissent à la finale (6 des 7 exemples nº 30), il faudrait ajouter qu'elles sont remplacées par ' (5 des 6 ex.) – et 175,2 : *fī* est-il pour *fīl* avec disparition de *l* ? ; 167,-7 : lire *b-nafsanā* (?) ; 168,-13 : plusieurs des pluriels cités ne sont ni "atypiques" ni "peu usités" ; 169,-15 : l'usage de la parataxe en cas de discours rapporté est fréquent aussi en arabe ; 172, n. 15 : *juwwāt-* est fréquent dans les dialectes du Proche-Orient (et lire *Badawi*) ; 173, ex. nº 62 : la présence de l'article est motivée dans tous les ex. donnés ; 176,1 : *katkūt* est aussi égyptien (cf. 178,8) ; 176,-4 : *fī men* et *fī dākil* seraient à mettre au § 2.5 avec les prépositions.

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

10. Rafi Talmon, « Mixā'īl Sabbāġ's manual of Arabic dialectology (Paris, 1812): a systematic description of its grammatical material » (p. 183-208).

Dans une très utile contribution, le regretté R. Talmon se propose de donner une « description systématique de la matière grammaticale » que contient le célèbre texte de Miḥā'īl Sabbāġ (M.S.), édité en 1886 par Thorbecke, « et [de] la mettre en relation avec la provenance dialectale [des faits signalés] selon l'auteur » (p. 183). Il clarifie d'abord la terminologie des indications de provenance (en particulier la dichotomie Miṣr/Šām), puis donne (p. 188) le plan de l'ouvrage et fait (p. 189) l'inventaire des « conceptions erronées » des phénomènes dialectaux. Les p. 190-205 constituent le « registre grammatical » (phonologie, pronoms, verbe, nom, particules, syntaxe, miscellanea). En appendice (p. 206-207) est donné un index des références géographiques, avec renvoi au paragraphe de M.S. et à celui de l'article.

184,2–185,1 : il n'est pas certain que les informations de M.S. viennent des Maghrébins immigrés au Levant à son époque ; 185,-3 : *aš-Šām* est bien ici « Damas » ; 195,15-16 : la formulation *fa-tilka lil-fiʿl wa-ammā kayta fī l-lafḍ* (à propos de deux locutions signifiant « so and so ») n'est pas « d'interprétation incertaine », mais signifie que la première s'applique à une action et que la seconde à des paroles ; 192, § 1.21 : pour les formes du type **kaf* > *kafw*, l'explication reprise à L. Drozdík (*scriptio plena* de la voyelle brève) n'est pas seulement « plausible » : il s'agit de la forme dialectale, et la graphie est consacrée ; 195 (= § 2.2. « The Verb ») : il n'est pas fait état de la mention importante (signalée en passant en 185,-13 à propos de l'Égypte) de la forme (alexandrine) de la 1re pers. pl. *niktibu* : M.S. 9.22 ; le fait n'est rappelé qu'au § 2.25.2 (« Prima *wāw* » [?]) avec une erreur : le texte de M.S. n'a pas « *ākulū* (1st sing.) » mais « *naʾkulū* (1st plur.) » ; 196,10-16 : il est intéressant de voir *ʿammāl* encore en formation, et les jugements stylistiques de sa combinaison avec les différents types de négation ; 198,-8 : exemple intéressant de « relateur » (*mun* [*sic*] *sanat*in *ǧītnī*, « depuis l'année où tu es venu me trouver » ; 205,-3 : l'ex. donné en caractères arabes (M.S. 8.12 et non 8.10) n'est pas transcrit : « *ruḥt la-fulāna wi-bētha qawi* loin » – cf. 190,2 (point 10 des erreurs de M.S. : influence des Européens) : *lwānbaʿīd* (M.S. 8.8.), où il s'agit en fait du français « loin » glosé par son équivalent arabe ; 195,10 : lire *rūḥuh* ; 199,13 : lire *ḥītin* ; 198, § 2.41.5 : M.S. ne dit pas que « *bi-* is largely neglected in Syria », mais qu'il est [dans certains cas] remplacé par *fi* ; il ajoute en effet aussitôt : *wa ʾaqāmū makānahā "fī" fa-qālū "anta fiš tarbaḥ" ʾay "bi- ʿayy šay' tarbaḥ ?"* ; 204,7 : lire *maʾkūl(š)* (et non *maʾkūlš*) ; 208 : dans la référence à Lentin, il manque *n.s. 7* ; Woidich : *Gedanken* ; la date de Zaborski manque : 1993.

11. Martine Vanhove, « Coordination, subordination, deixis et focalisation en arabe de Yafiʿ (Yémen) » (p. 209-223).

Cet article étudie le fonctionnement et les particularités syntaxiques, sémantiques et énonciatives de la particle *wun* dans l'arabe de la région de Yafiʿ (200 km environ au nord-est d'Aden), qui « représente l'extrême limite méridionale des "dialectes en *–k*" du Yémen ». Les 66 énoncés proviennent d'un corpus de quarante-deux contes, facéties et légendes hagiographiques, une informatrice (âgée de 55 ans à l'époque du recueil) fournissant à elle seule 59 des occurrences (sur 3 000 énoncés). Cette "particule" est analysée comme provenant de **wa* + **ʾin(na)*/*ʾan(na)*, dans le dialecte *wu* + *ʾinna*, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes, de même que les différentes formes sous lesquelles elle apparaît dans les exemples : *wun* (variante *un*, rarement *wen*) ou, dans les cas résiduels où les deux composants restent disjoints : *u* ... (*V*)*nna*, *u inna*, *wu in*. De même, on peut s'interroger sur le statut de variante de * *ʾin* postulé pour *ʾinna* et sur l'identité également postulée entre *ʾinna* et *ʾanna*. Quoi qu'il en soit, il nous est utilement indiqué qu'employé seul, *ʾin(na)* introduit des complétives et que « *ʾinna* (variante *ʾanna*, souvent réduit à *nna*) et *ʾin*, employés seuls, permettent aussi de former diverses conjonctions de subordination composées [comme *ʿalašān nna* ...] et peuvent fonctionner comme des présentatifs ». Syntaxiquement, *wun* ne peut relier que des propositions (nominales ou verbales) ; il est fortement lié à la deixis (dans 59 des 66 occurrences, il est suivi d'un pronom démonstratif, et dans 17 de ces 59 cas, précédé en outre du présentatif *la*/*illa*). Enfin, combiné à une négation, il sert à former un adverbe « sinon » : *wen māši*. Du point de vue sémantique et énonciatif, la (2e) proposition introduite par *wun* indique « la conséquence directe ou indirecte, le résultat d'une action ou d'un état décrit dans la 1re proposition » (il paraît cependant douteux d'associer cette valeur à *wa*, p. 215,21-22 et 221,-13, cette conjonction pouvant introduire un procès concomitant, comme il est dit en 210,-3, ce qui est différent), et, plus rarement, la cause. Quand *wun* signale un retour sur un événement antérieur marqué ou non par *qad*, il explique la situation. Après des verbes de mouvement ou de perception, il souligne la constatation d'un état de fait et explique là encore la situation. *wun* peut aussi introduire la répétition de l'élément d'information précédent jugé important par le locuteur. La relation prédicative

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

prend alors une valeur intensive (« vraiment… »); *wun* reprend l'assertion en la confirmant (mais dans l'ex. n° 34, il s'agit plus exactement d'informer de ce qu'un événement annoncé comme à venir dans le récit a vraiment eu lieu). Dans tous ces cas de figure, *wun* permet d'attirer l'attention sur l'importance de ce qui est énoncé dans la proposition qu'il introduit. La conclusion de l'article s'emploie à montrer qu'il s'agit d'une opération de focalisation, le rhème étant identifié par des marqueurs déictiques spécifiques dans la proposition focalisée, *wun* servant en l'occurrence à focaliser l'ensemble de la proposition qu'il introduit. Il semble que le *– n* de *wun* perde sa valeur déictique et rende obligatoire la présence d'un déictique (démonstratif ou présentatif). *wun* peut donc être défini comme un morphème de focalisation (et on observe qu'il n'a pas conservé de trace de son rôle de morphème de topicalisation).

211,6 : Le premier des deux *w-inn* est à lire *w-in*.

Jérôme Lentin
Inalco – Paris

BCAI 23 (2007) Bettini Lidia (ed.): Studi di dialettologia araba., recensé par Jérôme Lentin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net